

Zehra Eryörük

Valeur de temps silencieux *

Notre époque est une course contre la montre. Les femmes et les hommes modernes courent après le temps, qui, dans le discours courant, vaut de l'argent.

C'est en partie le cas aussi dans la psychanalyse. Le temps vaut de l'argent mais « à une raison » : il y faut le temps du transfert et son nouvel amour, un amour qui s'adresse au savoir. En effet, chaque séance coûte mais elle coûte à plusieurs niveaux. Nous payons pour parler librement, pour interroger le savoir contenu dans les maux et dans les mots de notre symptôme, véritable nœud d'où prend son départ le discours analysant. Ce nœud gonflé de fantasmes variés, d'impasses et d'impuissances, ce nœud à l'origine de la plainte, est aussi le moyen de la jouissance pour le sujet. Difficile d'y renoncer sans un plus-de-jouir en contrepartie. C'est donc bien « à une raison », comme nous le rappelle le poète, que nous adressons, à celui à qui nous supposons un savoir, nos lettres en souffrance, prisonnières de nos « paroles gelées ¹ ». Ces non-dits mis sous silence trouvent résonnance durant le laps de temps monnayé du transfert, et dégèlent par l'acte du psychanalyste.

Nous payons donc pour dire. Mais qu'est-ce que ça veut dire, « dire » ? C'est la question posée par Lacan dans le séminaire *Le Moment de conclure*. Pour Lacan, « dire » n'est pas l'acte de parler. Il soutiendra quelque chose de similaire à propos du silence ², en affirmant que ce n'est pas se taire. Nous reviendrons plus loin sur le silence, mais restons pour l'heure sur le dire. Dans « L'étourdit ³ », Lacan explique que le dire émerge du *défaut dans l'univers*, du fait de l'*ab-sens*, du non-rapport sexuel, hors de tout sens et de toute métaphore. Et dans le séminaire *Le Moment de conclure*, il soulignera que « "dire" a quelque chose à faire avec le temps ⁴. » Dire porte en lui-même l'impossible à dire toute la vérité, mais aussi l'indicible et le silence. Ainsi peut-on avancer que le silence et le temps se nouent par le dire, qui

porte en lui-même le réel du non-rapport sexuel. C'est cela qui donne une valeur silencieuse au temps de l'analyse.

Est-ce un paradoxe de l'analyse que de nouer le silence et le temps alors que l'analyse se caractérise par la parole et l'association libre ? La valeur du temps de l'analyse est un temps long. Le déliement de *lalangue*, autre nom de l'inconscient, « demande du temps pour se dire ⁵ », il « faut le temps ⁶ » pour comprendre les fondements de nos désordres.

Le nouage paradoxal du temps et du silence que nous trouvons dans le processus de l'analyse est au cœur même de l'ex-sistence du parlêtre. Il est au fondement du temps logique qui dit au sujet ce qu'il est.

L'être parlant se fonde du cri d'où le sujet émerge. Temps, silence et cri marquent de façon indélébile le corps parlant d'où résulte la substance jouissante du vivant. Avoir un corps est à ce prix.

Qu'est-ce que le silence ? Pour répondre à cette question, je me réfère au séminaire sur *La Lettre volée* ⁷ et au séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* ⁸.

Comment parler du silence, voire comment le définir ? Le silence n'est pas se taire, précise Lacan dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* ⁹. Pour parler du silence, il évoque d'abord *Le Cri*, le tableau d'Edvard Munch. Il s'en amuse, mais *Le Cri* lui semble propice pour parler du silence. Selon Lacan, c'est le cri qui cause le silence et non l'inverse : « Littéralement le cri semble provoquer le silence et, s'y abolissant, il est sensible qu'il le cause, il le fait surgir, il lui permet de tenir la note. C'est le cri qui le soutient, et non le silence le cri ¹⁰. »

Lacan définit le silence à partir du cri et, pour en saisir quelque chose, il nous invite à prendre comme point de départ le « fondement radical de la fonction du sujet, en tant qu'il est celui que détermine le langage ». Il dit que c'est « le seul départ qui peut nous donner le fil conducteur » pour nous repérer dans la structure – le langage étant la seule structure pour Lacan. En effet, c'est du langage que surgit le sujet parlant, désirant et jouissant. Sa parole comme son silence émanent de ce que Lacan appelle le « langage réduit à son instance la plus opaque, [soit] dans l'intervalle du 0 et du 1 ». Il s'agit du niveau de la coupure primordiale qui sépare le sujet (*Es*) et le grand Autre. Cette coupure a un double effet. D'une part, elle fait surgir un reste dont la chute produit l'objet *a* cause du désir, et d'autre part elle fait surgir les 1 de la répétition et l'intervalle par où s'introduit le signifiant primordial dont l'effet est le sujet barré, divisé. Cette double opération constitue les deux faces de la structure langagière causée par l'effet de langage sur le vivant. Dans un complément ajouté en 1966 au séminaire sur *La*

Lettre volée, Lacan indique qu'au commencement l'*Es* est silencieux, il est « subjectivement silencieux ¹¹ », dit-il, précisant par là le silence des pulsions. Il ajoute que la double fonction (fonction de doublure ¹²) de l'opération langagière – à savoir une fonction de silence et une fonction de scansion – donne à « la valeur du temps silencieux une valeur de scansion ¹³ ».

L'essence du sujet tient tout entier dans la fonction de coupure qui le divise entre cri et silence. La barre signifiante porte sur cette béance, que la doublure voile.

La première coupure, « nous en saisissons l'ombre, quand dans l'analyse, le sujet s'adresse à l'Autre ¹⁴ », dit Lacan. Le dédoublement de la coupure du langage a une structure de bande de Möbius coupée dans sa longueur. Tout comme la bande de Möbius, une part du sujet disparaît dans la coupure. Cette bande, en huit intérieur, contient le vide, lieu vide laissé par l'objet *a* qui est aussi un lieu où règne le silence. C'est à cette place qu'est convoqué l'analyste dans sa fonction, au lieu vide du silence, en position de semblant d'objet *a* cause du désir. Ce n'est pas tant de faire parler le sujet qui comptera dans l'analyse, mais que le sujet en parlant surgisse de ses dits et que le désir circule à nouveau sous les rainures de sa parole.

Dans l'analyse, le silence est d'abord un lieu, un espace, « le tissu sur quoi se déroule le message du sujet ». Le silence fait partie de la fonction de l'objet, il est le manque (indicible) qui cause le désir. Il est aussi une surface sur laquelle se déploient la parole et la demande du sujet.

Dans l'analyse, le silence est rythmé, scandé par la temporalité de l'inconscient mis en acte. Dans le dispositif analysant, la parole est du côté de l'analysant et le silence du côté de l'analyste, en tant que le silence de l'analyste vient après les dits de l'analysant. Le silence est là où le « rien d'imprimé ¹⁵ » laisse apparaître ce qu'il en est de cette parole, et ce qu'il en est c'est précisément, à ce niveau, son équivalence avec une certaine fonction de l'objet *a*. Ce que nous payons en psychanalyse, c'est justement cela : ce rien d'imprimé d'où apparaissent quelques signifiants inédits.

Le silence est donc aussi un lien, un élément du lien social qu'est le discours analytique.

Le silence est ce qui « forme un lien, un nœud fermé entre quelque chose qui est une entente et quelque chose qui, parlant ou pas, est l'Autre : c'est ce nœud clos qui peut retentir quand le traverse – et peut-être même, le creuse – le cri ¹⁶ ». C'est ce silence qui est intéressé par la psychanalyse. Le silence en psychanalyse est un trou, le trou du cri. C'est sur cette base que Freud a conçu l'analyse et sa règle fondamentale de l'association libre. Le « tout dire » qu'offre la psychanalyse désigne la place de l'analysant à

partir de la parole déployée librement. Pour l'analyste, il s'agit d'occuper une position de silence, d'objet cause du désir, un lieu vide qui permette à la parole du sujet de retentir et de résonner.

Enfin, notons le rapport du silence avec la pulsion et son lien avec le désir. Lacan reprend cela à partir du graphe du désir. Il y désigne la place de l'analyste au niveau du S(A barré). C'est de cette place que répond l'analyste par le silence au silence des pulsions de l'analysant, « c'est à cette heure de silence ¹⁷ » qu'un analyste assure sa position analytique.

Le prix qu'on paie dans une analyse pour en savoir un bout sur nos satisfactions de l'insatisfaction et sur la jouissance que l'on en retire, n'est rien à côté du coût de notre ignorance (qui est une autre forme de silence). En cela, le coût d'une analyse est un « beau-coût ¹⁸ ». Dans l'expérience analytique, il y a ce qui ne peut se dire, un impossible qui dessine les limites de la parole et dévoile un aperçu où règne le silence. L'analyse donne une forme et une valeur au silence. L'interprétation analytique est elle-même un dire silencieux, c'est-à-dire qu'elle porte sur le réel du non-sens en serrant le nœud avec un sens nouveau. Le savoir en psychanalyse se paie et ça paie, mais c'est un lambeau de savoir, un savoir pas-tout, un rien d'imprimé de notre singularité...

Je conclus avec un extrait des paroles gelées de Rabelais. Lacan y fait mention plusieurs fois dans son enseignement. Ce texte incroyable illustre comment à partir du silence les mots prennent vie, dégèlent et deviennent matériel sonore. *Motérialité*, avait dit Lacan ¹⁹.

Voici l'apologue sur les paroles gelées :

En haute mer, Pantagruel a l'impression d'entendre des gens qui parlent mais il n'y voit personne. Peu à peu, ses compagnons aussi les entendent : des hommes, des femmes, des chevaux, des tirs de canons. Panurge, terrorisé, voudrait fuir mais Pantagruel veut voir de quoi il s'agit. Le pilote du bateau intervient en leur disant ceci : « Ne vous effrayez pas. Ce sont ici les confins de la mer glaciale, sur laquelle eut lieu au commencement de l'hiver passé une grande bataille. Alors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et femmes, les chocs des masses d'armes, les heurts des armures, et tout l'effroi d'un combat. Aujourd'hui, la rigueur de l'hiver passée, avec la sérénité et la douceur du beau temps, elles fondent et sont entendues. » Panurge se souvenant que le peuple juif avait pu voir les voix quand Moïse avait reçu la loi, demanda pour voir une des paroles gelées. Pantagruel lui en lança quelques-unes qui n'étaient pas encore dégelées. On y voyait alors des mots rouges, des mots verts, des mots azur, des mots noirs, des mots dorés. Lesquels, étant quelque peu échauffés entre nos mains, fondaient, comme de la neige, et nous les entendions réellement. Mais nous ne les comprenions pas, car c'était

un langage barbare. Panurge demanda à Pantagruel de lui en donner encore. Pantagruel lui répondit que donner des paroles était acte des amoureux.

– Vendez-m'en donc, disait Panurge.

– C'est acte des avocats que vendre des paroles, répondit Pantagruel. Je vous vendrais plutôt du silence et plus chèrement ²⁰.

*↑ Intervention aux Journées nationales de l'EPFCL, « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? », à Paris, le 26 novembre 2022.

- 1.↑ J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 19 juin 1968.
- 2.↑ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 17 mars 1965.
- 3.↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 476.
- 4.↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
- 5.↑ C. Soler, « Le temps pas logique », *Revue du Champ lacanien*, n° 7, 2009, p. 12-21.
- 6.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*
- 7.↑ J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 54 et suivantes.
- 8.↑ J. Lacan, *Problème cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 10 mars 1965.
- 9.↑ *Ibid.*, leçon du 10 mars 1965.
- 10.↑ *Ibid.*, leçon du 17 mars 1965.
- 11.↑ J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », art. cit., p. 55.
- 12.↑ *Ibid.*
- 13.↑ *Ibid.*
- 14.↑ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, *op. cit.*
- 15.↑ *Ibid.*
- 16.↑ *Ibid.*
- 17.↑ *Ibid.*, leçon du 10 mars 1965.
- 18.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 89.
- 19.↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.
- 20.↑ F. Rabelais, « Paroles gelées », dans *Quart Livre*, chap. IV, *Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, 1955. Pour l'extrait, voir en ligne : <https://litteraturefrancaise.net/fr/oeuvre/rabelais-les-paroles-gelees/>